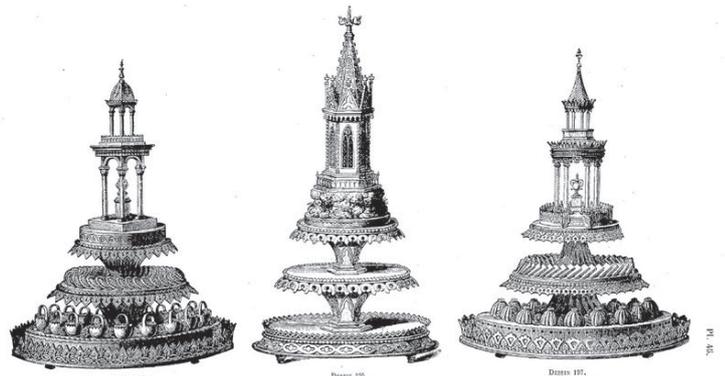


Talleyrand Intime tiré de l'article «Talleyrand un diable d'homme»

Par Jacques Jourquin - Rédacteur en chef de la Revue du Souvenir Napoléonien (2000)

Talleyrand à table

Plus fin gourmet peut-être que Cambacérès, Talleyrand eut une table célèbre dans toute l'Europe. Son cuisinier, Carême, qui le servit pendant douze ans et a laissé un nom dans l'histoire de la gastronomie, excellait surtout en pâtisserie qu'il traitait en somptueuses pièces montées. Le maître de maison, lui, excellait dans l'art de recevoir et de traiter ses convives avec un sens délicat du protocole. Cette politique de réceptions diplomatiques voulue par l'Empereur, Talleyrand la transporta à Vienne pour le congrès où il emmena Carême. Un jour qu'on comparait les fromages de toute l'Europe, Talleyrand fit présenter du fromage de brie qui fut proclamé par les ambassadeurs présents le « roi des fromages ». D'où l'inévitable épigramme : « Le seul roi qu'il n'ait pas trahi »



Dessins préparatoires de Carême (source BNF)

Talleyrand parisien

Talleyrand est parisien de cœur et d'esprit, et jamais il ne s'éloigna longtemps des hauts lieux du pouvoir et de la société. Il pestait assez quand il devait courir les routes à la suite de Napoléon. Il naquit rue Garancière, et rencontra ses parents rue Saint-Dominique. Ministre, il logea dans l'hôtel de Gallifet, rue de Grenelle, eut un hôtel rue d'Anjou, acquit en 1808 l'hôtel Matignon et son voisin, l'hôtel d'Angennes, rue de Varenne, ensemble qu'il habita jusqu'en 1811, et finit par acheter en 1812 l'hôtel Saint-Florentin (rue Saint-Florentin), construit pour Phélypeaux, duc de La Vrillière, comte de Saint-Florentin. A la chute de l'Empire, Talleyrand mit son hôtel à la disposition du tsar Alexandre avant qu'il n'aille loger à l'Élysée. C'est dans cet hôtel que fut discutée la déchéance de Napoléon et élaborée la Charte. La duchesse de Dino, épouse d'Edmond, neveu de Talleyrand, y habita, et Talleyrand y mourut après une longue, difficile et solennelle réconciliation avec l'Église.

Talleyrand châtelain



Le château de Valençay www.chateau-valencay.fr

Comme il le fit plus tard pour nombre de ses grands dignitaires, Bonaparte poussa Talleyrand à s'acheter un domaine à la campagne, dans son cas pour y traiter avec faste le corps diplomatique. C'était en 1803. Le superbe château de Valençay et ses 20 000 hectares étaient à vendre par le préfet des palais consulaires. Le Premier consul « compléta » la somme que Talleyrand prétendait, malgré sa fortune déjà importante, ne pas pouvoir payer. En fait, il versa plus de la moitié du

montant. Importante bâtisse de style Renaissance continuée au XVIII^e siècle, complétée au siècle suivant, le château connu sous Talleyrand une nouvelle campagne de travaux : orangerie, communs, appartements, jardins.

De 1808 à 1814, Valençay fut la résidence forcée mais dorée du roi Ferdinand d'Espagne, de son frère et de son oncle accompagnés d'une suite nombreuse. Pendant six ans les prisonniers y vécurent de fêtes et de projets d'évasion inaboutis. Talleyrand apprécia peu le rôle de geôlier royal qu'on lui faisait jouer. Napoléon lui avait écrit malicieusement :

« ... votre mission est assez honorable ; recevoir trois illustres personnages pour les amuser est tout à fait dans le caractère de la nation et dans celui de votre rang » Dans sa réponse, Talleyrand ironisait à son tour : « ...je leur donnerai la messe tous les jours...»

Après 1816, Talleyrand reprit ses habitudes à Valençay, faisant réaménager le château dégradé par le séjour des princes espagnols. Il y venait avec sa nièce et maîtresse, la duchesse de Dino et il y écrivit ses Mémoires. En 1823, à la suite de l'intervention de Talleyrand dans la nouvelle affaire d'Espagne (décidément !), Louis XVIII veut lui faire comprendre d'avoir à se retirer sur ses terres :

- Combien y-a-t il de Paris à Valençay ?

- Sire, je ne sais pas au juste, mais il doit y avoir à peu près la même distance que de Paris à Gand.

Le mot, toujours le mot.

L'incroyable mariage de Monsieur d'Autun

Des amies, des maîtresses, une seule épouse, mais quelle épouse ! Talleyrand eut beaucoup de femmes dans sa vie. Ce n'était pas un amant exceptionnel. Mme de Flahaut (dont il eut un fils, le père du duc de Morny) disait crûment mais en latin qu'il agissait « suaviter in modo » mais, hélas non « fortiter in re » Ses aventures furent toujours brèves, enchevêtrées et, comme il restait l'ami de ses ex-maîtresses, c'est tout un essaim de femmes et du meilleur monde qui gravita autour de lui. Il les fascinait. En revanche, elles ne comptèrent guère dans sa vie, sauf sa femme et sa nièce. En 1798, il rencontra Catherine Grant, « une beauté céleste » dont il fut longtemps épris, malgré son peu d'intelligence. « Je suis d'Inde » déclarait-elle, car elle y était née et s'y était mariée. De maîtresse devenue concubine, elle tint la maison du ministre au grand dam de Bonaparte qui, pour le détacher d'elle, proposa de lui faire obtenir le chapeau de cardinal. Talleyrand résista et la belle Catherine obtint du Premier Consul la permission d'épouser son amant, qui céda, à la grande surprise des contemporains.

Mais le ministre était toujours évêque et, qui plus est, évêque « jureur », et la dame était divorcée. La négociation du Concordat permit de trouver une solution. Le pape Pie VII, « dilatant les entrailles de notre charité paternelle [sic] » fit semblant de croire que l'ex-évêque regrettait ses erreurs passées (il en était bien loin) et le rendit à l'état laïque en juin 1802. A Paris, on fit semblant de croire que le bref papal incluait l'autorisation de se marier. Le pape, si l'on peut dire, avala sa tiare, et Talleyrand épousa « Kelly » le 10 septembre. Dans l'acte de mariage, il fut précisé que les parents du marié étaient tous deux décédés alors que sa mère vivait encore, qui aurait sûrement refusé son consentement. Un curé complaisant donna la bénédiction nuptiale le lendemain. Pour faire bon poids, on fit envoyer M. Grant au cap de Bonne-Espérance par le ministre des Affaires étrangères de la République batave. Avant le mariage, et le divorce de sa mère, une fille, Charlotte, était née, probablement de Talleyrand qui lui fera épouser un neveu... Bien plus tard, ce n'est pas la princesse de Bénévent mais Dorothée de Dino, femme de son neveu Edmond, que Talleyrand emmènera au congrès de Vienne. Il en tombera amoureux, elle deviendra la châtelaine de Valençay, la maîtresse de sa maison à Paris, le trompera, lui donnera peut-être une fille que Talleyrand aimera et avantagera dans son testament, et assistera à



La future princesse de Talleyrand vers 1805, par Gérard

ses derniers instants. Quant à la princesse, éloignée de force et dûment rentée, elle mourra à Paris en 1835, en douairière repentie.

Talleyrand dans son intimité

Talleyrand prenait grand soin de sa santé. Il se couchait fort tard dans la nuit après avoir fait salon chez lui ou à l'extérieur, presque assis dans son lit – comme tout le monde à l'époque – les pieds relevés et au creux d'un profond sillon de peur de tomber. La tête était recouverte d'une espèce de tiare en percale recouvrant quatorze bonnets de coton. Vers 10 heures, il prenait un petit déjeuner au lit (il ne prendrait ensuite qu'un seul repas abondant au dîner) puis, au milieu d'un grand concours d'intimes, commençait sa toilette. Les valets le décoiffaient, lui enlevaient force flanelles, caleçons et gilets. Les coiffeurs s'activaient sur son abondante chevelure, le barbier faisait son office. Eau de Cologne et nuage de poudre sur les mains et le visage. Ensuite venaient le bain de son fameux pied-bot qu'il exhibait sans vergogne et une étrange et bruyante ablution où il aspirait par le nez des quantités d'eau impressionnantes qu'il dégorgeait par la bouche. L'habillement de deux caleçons, deux gilets de flanelle, deux paires de bas, d'une culotte et d'un gilet, terminé, on attachait sur la jambe l'anneau de cuir fixé à une barre de métal reliée à la chaussure orthopédique. Le premier valet de chambre nouait enfin la haute cravate qui rend ses portraits si reconnaissables. Après quelques tasses de camomille, il sortait lentement de sa chambre, s'asseyait dans son salon ou son cabinet de travail, tapotait de sa canne l'armature en métal de sa jambe. M. de Talleyrand était entré en scène.



*Le cabinet de travail de Talleyrand à Valençay. A gauche, le fauteuil à soufflets où il rangeait ses dossiers.
www.chateau-valençay.fr*